

# Le double jeu saoudien

Pour mesurer et conjurer la menace qui plane sur le monde depuis le 11 septembre 2001, il faut se tourner vers le régime de Riad : Antoine Basbous, dans son dernier livre, *L'Arabie saoudite en question* (1), multiplie les arguments et conclut qu'à son avis le divorce américano-saoudien est inéluctable.

L'Arabie saoudite est la patrie de Ben Laden, et, poussée à l'extrême, son idéologie officielle – le wahhabisme – mène, dit-il, au terrorisme planétaire. Il s'agit d'un « islam simpliste, belliqueux et totalitaire », d'un islam profondément « enraciné » dans le royaume et « de plus en plus exporté ».

Comment, dès lors, l'Amérique peut-elle s'accommoder d'un allié qui détient, certes, le quart des réserves mondiales d'or noir, mais dont les oulémas exaltent et financent la guerre totale prônée par l'instigateur des attentats contre les tours du World Trade Center de New York et le Pentagone à Washington DC ?

Depuis des années, rappelle Antoine Basbous, fondateur et directeur à Paris de l'Observatoire des pays arabes, les trois piliers de la stabilité de l'Arabie saoudite étaient la dynastie des Saoud, l'idéologie wahhabite et l'alliance américaine. Le fonctionnement du système était simple : en contrepartie de la protection des Etats-Unis, Riad assurait la sécurité de l'approvisionnement pétrolier de l'Occident et réinvestissait ses pétrodollars dans des commandes d'armes, des usines clés en mains ou des placements financiers en Amérique et en Europe.

« Le wahhabisme intolérant et xénophobe qui était l'assise intérieure du régime bénéficiait des dollars, écrit-il, et feignait de fermer les yeux sur cette « compromission ». Il bénissait en outre la lutte contre le « marxisme athée » qui provoqua la déroute de l'URSS en Afghanistan et hâta sa chute. Le trépied saoudien a été ébranlé lorsque, l'URSS défaite, les Américains n'ont plus prêté la même attention à leurs alliés. Il a été ren-

versé lorsque la deuxième guerre du Golfe a fait débarquer sur le sol sacré du prophète un demi-million de GI. Le maintien de cette armée de mécréants faisait éclater la contradiction d'un système dont l'idéologie était à l'exact opposé de la praxis. »

Obsédés par l'Iran et le Hezbollah chiïte, les Américains n'ont pas cru un instant que la doctrine de leur allié saoudien allait se retourner contre eux, poursuit Antoine Basbous. Washington a adopté la « politique de l'autruche » tout au long des années 90. La CIA n'a même pas été autorisée à produire des notes d'évaluation stratégique sur le développement de l'islamisme en Arabie pour qu'aucune fuite ne transpire au Congrès ou dans la presse sur l'« ampleur de la contestation du régime ».

On dira que le coup terrible du 11 septembre n'est pas venu de l'Arabie saoudite « officielle », qui l'a condamné en soulignant que Ben Laden était depuis longtemps déchu de sa nationalité.

« Pourtant, interroge Antoine Basbous, comment imaginer désormais que le pays qui a fourni leur doctrine, l'essentiel de leur financement et le gros de leurs effectifs aux kamikazes du raid contre New York et Washington, puisse demeurer l'allié régional numéro un des Etats-Unis ? »

Il estime que, si le régime de Riad a pu officiellement désavouer les tueurs, il lui est impossible de combattre leur idéologie meurtrière. « L'Arabie ne saurait renier l'islam belliqueux et xénophobe qu'elle pratique depuis neuf générations et sur lequel elle s'est bâtie », affirme-t-il. D'où la réactualisation d'une vieille idée de Henry Kissinger : dissocier ces deux ingrédients explosifs que sont « le pétrole et l'islam combatif » pour que l'Arabie ne consacre plus de « sommes gigantesques à l'entretien de sa redoutable idéologie »...

B. B.

(1) Perrin, 18 euros.